Susanne Küchler & Daniel Miller, eds, *Clothing as Material Culture*

Oxford-New York, Berg, 2005, 208 p., bibl., index, ill.

Natacha Giafferi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/9951>

DOI : 10.4000/lhomme.9951

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

Pagination : 255-257

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Natacha Giafferi, « Susanne Küchler & Daniel Miller, eds, *Clothing as Material Culture* », *L'Homme* [En ligne], 183 | 2007, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/9951> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.9951>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Susanne Küchler & Daniel Miller, eds, *Clothing as Material Culture*

Oxford-New York, Berg, 2005, 208 p., bibl., index, ill.

Natacha Giafferi

- 1 Le vêtement est, dans nombre de cultures, considéré comme une expression privilégiée de l'intériorité, non comme l'illustration de la superficialité ou comme une manifestation coupable de la vanité. Il peut même devenir un élément profondément révélateur, voire constitutif, de l'être et de son articulation au monde. Plus généralement, à Londres comme dans le Pacifique, ainsi que le résume Daniel Miller dans sa présentation des travaux des dix collaborateurs de *Clothing as Material Culture*, « les attributs clés du tissu résident dans sa connectivité, non dans sa capacité d'isoler » (p. 6). Alors que jusqu'à une date récente, les manières de traiter anthropologiquement du vêtement se résumaient à l'alternance signe/objet, collections ethnographiques ou de mode contre sémiotique barthésienne, l'ambition des « nouvelles études sur la culture matérielle » attachées au vêtement comme activité et comme pratique serait d'y réintroduire « la sensualité et l'esthétique » [en tant que] source de la capacité du vêtement à objectiver le mythe, la cosmologie, [...] les valeurs » (p. 1) ; sans pour autant sacrifier au déterminisme matérialiste : « Nous ne réduisons pas à une simple catégorie, le tissu, pour la même raison que nous ne réduisons pas à la simple catégorie de genre, de classe ou d'ethnicité » (p. 17).
- 2 La technologie tout d'abord doit être envisagée comme « un médium créateur et expressif, pas seulement comme le moyen d'atteindre un but préalablement fixé » (p. 6). C'est ainsi que la contribution de Kaori O'Connor montre que la production et la commercialisation de fibres artificielles se veut – à l'image du sucre chez Sidney Mintz¹ – un moyen d'« obtenir des vues nuancées sur les dynamiques d'une société, à de nombreux niveaux mal ou pas approchés par d'autres voies » (p. 41). En se penchant sur les créations successives de la firme américaine Dupont de Nemours prises comme « valeurs sociales sous forme matérielle » (p. 44) et sur leur nécessaire appropriation culturelle, cet auteur démontre qu'une telle production ressort « principalement [d']un processus symbolique » (p. 53). De la même façon, le recyclage en Inde des fibres

textiles locales ou importées (Lucy Norris) ou celui des vêtements d'occasion vendus sur les marchés africains (Karen Tranberg Hansen) relèvent d'une re-production (*recommodification*) ou manière de créer de la valeur à partir d'un produit plus ou moins dévalué, par l'effacement ou la mise en avant de certaines caractéristiques, ou par un travail radical de sa matérialité même. C'est donc grâce aux « ambiguïtés des propriétés matérielles » (p. 101) du tissu que s'y impriment les réseaux humains dont dépend son existence. Dans le cas des pratiques vestimentaires liées au marché d'occasion, observées en Zambie par Karen Tranberg Hansen, qui rappelle la présence en Afrique de vêtements usagés depuis les débuts de la colonisation et l'indépendance des codes qui utilisent ces produits loin de toute imitation, prévalent à la fois la norme de décence qui pour les femmes conditionne l'achat et, pour les deux sexes, la norme de « nouveauté », comme la capacité de susciter ou de répondre à des situations sociales spécifiques. Même chose en Grande-Bretagne, où Sophie Woodward se penche sur l'« esthétique du moi » à travers l'analyse détaillée de pratiques quotidiennes ou occasionnelles, et souligne comment, par sa manière de « construire un individu dans le regard d'autrui » (p. 22), le vêtement est apte, esthétiquement mais aussi sensuellement, à révéler disjonctions et ajustements avec une conscience de soi sans cesse remise en balance. Car dans ce pays, « les fibres conduisent les jugements des autres vers l'intérieur comme les intentions du moi vers l'extérieur » (p. 37).

- 3 C'est aussi ce que montre dans leur étude des « politiques du foulard turc », Özlem Sandıkcı et Güliz Ger, qui se proposent « non seulement d'établir la "potentialité symbolique" du foulard "à travers ses propriétés matérielles" [...], mais aussi de compliquer la relation entre religion, mode et modernité » (p. 61) en suivant l'« émergence d'une culture islamique de consommation » (p. 62). C'est encore l'exemple d'une « cosmologie unifiante prenant une forme matérielle et esthétique » (p. 7) que Daniel Miller relève à propos des études issues de l'aire pacifique : « il n'y a pas "le tissu" et "la religion", il n'y a que la matérialité de la cosmologie » (p. 6). Dans les quatre dernières contributions, consacrées à ce même cadre géographique, il s'avère que vêtement et tissus dépendent en effet systématiquement de la notion de personne. Amiria Henare note tout d'abord à propos des manteaux cérémoniels maori un rapport spécifique à l'« invention » de la tradition : loin d'être conçus comme un patrimoine qui pourrait être revendiqué en termes de propriété, ces objets, parce qu'ils sont animés de principes vitaux également présents chez l'homme et figurent comme de véritables incarnations d'ancêtres, sont vus en tant que vecteurs incontournables de la continuité générationnelle. À son tour, Chloë Colchester, envisageant les utilisations actuelles non plus cérémonielles mais politiques du vêtement de chef à Fidji, considère que cet objet porteur de valeurs comme le « respect » « apporte le potentiel de nouvelles réalisations au sein de contextes historiques nouveaux » (p. 139). Utilisant l'idée de « connexion et [de] ressemblance », il rendrait également compte, par l'analogie visuelle, d'une continuité au-delà des transformations. En Mélanésie, c'est à travers l'exemple fameux du calicot que Graeme Were fait passer d'une vision du corps mélanésien (r)habillé par les missionnaires, à une perception proprement mélanésienne de ces tissus à travers des illustrations surprenantes du détournement des motifs ou des couleurs de l'Empire, réintégrés dans des logiques semblables à celles à l'œuvre dans le tatouage. Enfin Suzanne Küchler nous parle d'une mode polynésienne « moins préoccupée d'habiller le corps que d'obtenir un effet visuel en choisissant des matières capables d'évoquer des ressemblances » (p. 176) et soucieuse des capacités de réflexion des coquillages, plumes ou végétaux en manière de jeu avec un monde immatériel. Si les fleurs portées dans les

cheveux y sont facteurs de liaison sociale, celles dessinées et cousues le sont selon des patrons secrètement conservés par les femmes qui les reçoivent en héritage : « La parure du corps est une affaire domestique, non par nécessité, mais par principe » (p. 189).

- 4 Avec cette publication extrêmement riche tout en restant concise, on retrouve l'inspiration qui présidait déjà à la rédaction du *Sari* de Banerjee & Miller², exemple notoire d'approche par laquelle on assiste avec bonheur à cette « réintégration de la matérialité à la sociabilité » tant attendue.

NOTES

1. Cf. *Sweetness and Power : The Place of Sugar in Modern History*, New York, Penguin Books, 1985.

2. Mukulika Banerjee & Daniel Miller, *The Indian Sari*, Oxford-New York, Berg, 2003.

AUTEUR

NATACHA GIAFFERI

Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.
natachgiafferi@hotmail.com